

SOCIÉTÉ HISTORIQUE DE HAUTE PICARDIE

Bureau de la Société

Président	M. Jean-Louis BAUDOT
Trésorier.....	M. Jérôme BURIDANT
Secrétaire	M. Emmanuel VÉZIAT
Membres du conseil.....	Mme Jacqueline DANYSZ
	Mlle Frédérique PILLEBOUE
	M. Pierre BOCQUET
	M. Thierry BONHOMME
	M. Claude CARÊME
	M. Marcel CARNOY
	M. Jean HALLADE
	M. Rémy LAHAYE
	M. Robert LEFÈVRE
	M. Jean PARENT

Activités de la Société en 2000

22 JANVIER : *Visite de l'exposition « Se déplacer à Laon »*, à la bibliothèque municipale de Laon, par M. Francis Pigeon.

Il y a cent ans, le « tram » naissait. À l'occasion de ce centenaire, M. Pigeon, concepteur de l'exposition, a voulu reconstituer l'action de la municipalité laonnoise aux XIX^e et XX^e siècles dans le secteur des transports.

Le premier axe de sa réflexion porte sur les infrastructures routières. Dans les années 1820-1830, un plan d'alignement des rues du Plateau a été conçu. Elles devaient avoir au moins six mètres de large. Un projet aboutit à l'aménagement de la place de l'hôtel de ville et... à la destruction de la Grosse Tour, au désespoir de Victor Hugo, seul à s'émouvoir. Tout de même, l'idée d'une rue « éliminant » la chapelle des Templiers entraîna une opposition qui la sauva. Peu après, la municipalité se préoccupa de reconstruire les rampes de la ville, de Semilly, de Vaux, d'Ardon. Avec l'arrivée du chemin de fer, l'intérêt s'orienta vers le quartier de la gare, en pied de butte. Un grand boulevard allant de Vaux à Saint-Marcel est alors imaginé et concrétisé en... 1925, donnant les boulevards de Lyon et Gras-Brancourt. L'avenue Jean-Jaurès est alors commencée !

Le deuxième axe de la recherche porte sur les moyens de transport collectif. Au milieu du XIX^e siècle, la municipalité signa une convention avec des entreprises privées pour la mise en place d'un omnibus (1857) et d'un ensemble de petites voitures-taxis entre la gare et l'hôtel de ville. À la fin du siècle, on se tourna vers le chemin de fer avec le tramway (1899) qui rendit l'âme en 1971, et le petit train

La Neuville – Nouvion-le-Vineux qui vécut jusqu'aux années trente. Après la Deuxième Guerre, avec l'extension de la ville, la route s'imposa par la création d'un réseau de minibus pour joindre les quartiers de la ville basse à la ville haute. Mais les difficultés de circulation dans les rues du Plateau firent renaître le « tram » par le Poma 1989 !

4 FÉVRIER : *La Thiérache : architecture et mobilier*, conférence de Mmes Plouvier et Riboulleau.

Conservateur et checheur à l'Inventaire de Picardie, Mmes Plouvier et Riboulleau répertorient, avec de nombreuses illustrations, toutes les richesses du patrimoine thiérachien, tant l'habitat rural, en relevant les matériaux utilisés (brique, silex, schiste...), que l'architecture religieuse avec les abbayes de Saint-Michel, Foigny, Val-Saint-Pierre, les églises fortifiées ou contemporaines comme celle de La Capelle, édifiée en 1871-1875 par Charles Garnier, l'architecture civile des mairies-écoles, mairies-halles (Buironfosse, Brunehamel), kiosque à danser (Rocquigny, 1896) ou encore le monument élevé au général de Caffarelli à Leschelles, les monuments aux mobiles de Montcornet (1872), le monument au mort de Clermont-les-Fermes, les châteaux (Marfontaine, Leschelles, Puisieux, Le Nouvion...), les fermes, les maisons urbaines, le patrimoine industriel...

Le mobilier est aussi très riche. On peut s'intéresser aux retables, fonds baptismaux, vitraux, pierres tombales, l'orfèvrerie... Mais retenons, parmi les 200 sculptures méritant attention, un Saint-André du XIII^e siècle, une Vierge à l'Enfant polychrome du XIV^e, un Saint-Nicolas et un Saint-Corneille du XVIII^e siècle.

29 FÉVRIER : *Les paroisses d'hier et d'aujourd'hui*, conférence de M. Simiz, enseignant à l'université de Reims.

Avec le recul de la pratique religieuse et la diminution du nombre des prêtres, l'Église procède actuellement à une réorganisation des paroisses. Désormais, l'Aisne n'en compte plus que 43 et Laon une seule, nommée « Sainte-Cécile de la Montagne couronnée » car sainte Cécile fut la mère de l'évêque saint Rémi qui créa le diocèse de Laon. Il semblait opportun de saisir cette occasion pour se pencher sur l'histoire des paroisses.

Jusqu'au XIII^e siècle, le réseau paroissial se met lentement en place. À l'origine, au temps de saint Rémi, la paroisse correspond au diocèse ; la cathédrale en est le siège ; elle rassemble les chrétiens pendant les grandes fêtes, en particulier lors du baptême ; l'église paroissiale est baptismale. Étrangement, Laon, au XXI^e siècle, retrouve la situation première avec une seule paroisse.

La christianisation des campagnes par les missionnaires entraîne nécessairement le démembrement de la paroisse originelle. Les propriétaires-laïcs construisent chapelles, oratoires, églises, et paient les desservants auxquels les conciles de la période mérovingienne accordent le droit de baptiser et de créer ainsi de nouvelles paroisses. À la fin du VII^e siècle, le diocèse d'Amiens en regroupe 21. Pendant la période carolingienne, le fractionnement se poursuit puisque le concile de Ver, en 755, oblige chaque chrétien à assister à la messe le dimanche. Pour

le lui permettre, la paroisse doit être à « échelle humaine ». Vers 900, le diocèse de Laon en compte à peu près 150.

Lors de l'apogée du Moyen Âge, aux XI^e et XIII^e siècles, la population s'accroît fortement. Si les défrichements entraînent la création de nouvelles paroisses en milieu rural, en milieu urbain il s'agit d'une véritable explosion : le Plateau se divise en 11 paroisses.

À partir du XIII^e siècle, la paroisse est institutionnalisée. Elle devient le cadre administratif, le cadre de vie, celui de la communauté : « on est de » telle paroisse. Ses biens temporels sont gérés par les laïcs marguilliers regroupés dans la fabrique. Le concile de Latran IV oblige le chrétien à la confession auriculaire et ainsi la relation individuelle au curé s'accroît. Il est le ciment de la société. Il a « charge d'âmes ».

Le concile de Trente assure le triomphe de la paroisse. L'intérieur de l'église est soigneusement organisé avec un confessionnal, une chaire, des bancs où chacun a sa place : la discipline y règne. Les prêtres sont tous bien formés ; pour instruire ceux des campagnes, il est décidé de créer un séminaire dans chaque diocèse : l'évêque César d'Estrées met en place celui de Laon en 1670. Chaque chrétien reçoit une éducation religieuse stricte par le catéchisme et la première communion.

La Révolution brise ce dynamisme. La Constitution civile du clergé réduit le nombre des paroisses en fixant le seuil de 6 000 habitants par paroisse urbaine : il reste donc deux paroisses sur le Plateau à Laon. Avec l'Empire et la reconnaissance du catholicisme, la paroisse redevient une priorité.

1^{er} AVRIL : *Assemblée générale*, puis *Laon, capitale carolingienne ?*, conférence de M. Lusse, professeur à l'université de Reims.

Lors de son assemblée générale, la Société historique de Haute-Picardie a décidé le futur renouvellement du bureau. En particulier, dans un nécessaire renouvellement démocratique, Claude Carême, président depuis quatre ans, laisse sa place à Jean-Louis Baudot. Jérôme Buridan reste trésorier. Emmanuel Véziat devient le secrétaire. Bonne chance à la nouvelle et jeune équipe !

Une conférence fondamentale pour l'histoire de Laon, *Laon, capitale carolingienne ?* a complété la séance.

À l'occasion du 1 200^e anniversaire du couronnement de Charlemagne, il était intéressant de réfléchir sur la place de Laon lors du Haut Moyen Âge, en particulier à l'époque carolingienne. Ne parle-t-on pas de « Laon, ancienne capitale de France » ? Laon a-t-elle été la capitale carolingienne ? Pour répondre à cette question, la Société historique de Haute-Picardie a fait appel à M. Jackie Lusse, professeur d'histoire médiévale à l'université de Reims, qui s'est penché sur cette période dans sa thèse, *Laon et le Laonnois aux V^e-X^e siècles*.

L'implantation royale dans le Laonnois sous les Mérovingiens et les Carolingiens est attestée par les documents fiscaux (de propriété), les chroniques et les toponymes au suffixe « court » qui indique un village créé près d'une « villa » et en bordure de forêt. On cerne alors la propriété royale. Elle domine tout le sud du diocèse de Laon, de Roucy, Corbeny, Bruyères, Chevrengny à Saint-Gobain, La

Fère, Quierzy. Le roi y vit-il ? En prenant comme exemple la « villa » de Samoussy, on constate qu'elle est qualifiée de « villa palatium », de palais, c'est-à-dire « là où est le roi », « là où est la cour » dans le sens gouvernemental et non monumental ; Pépin y séjourne en 766, Carloman y meurt, Charlemagne y vient en 774, Louis le Pieux en 816 et 830, Charles le Chauve plus souvent. Qu'y a-t-il à Samoussy qui puisse y attirer la cour ? La forêt et les étangs avec le gibier ! La villa de Samoussy est donc une résidence de chasse, non fortifiée : elle est détruite aisément par les Normands. Le Laonnois est ainsi une région où la propriété royale a une grande place car c'est une région de passage et de forêt donc de chasse.

L'importance de la ville de Laon au Haut Moyen Âge tient non à son rôle économique, secondaire, mais à son intense activité religieuse. Le *castrum* (la cité) enferme la cathédrale, le palais épiscopal, le baptistère sans doute à la place de l'église Saint-Rémi-à-la-porte, le cloître où habitent les chanoines, l'hôtel-Dieu, l'abbaye Notre-Dame et diverses églises. L'intérêt des rois pour Laon réside ailleurs, dans le site. Laon est *Lugdunum clavatum*, littéralement « la forteresse fermée à clé ». Sur la butte-témoin, le rempart s'étend sur 1 900 mètres et limite 15 hectares. Nul besoin de fossé, l'abrupt de la pente et la muraille suffisent à rendre la ville inexpugnable. Seules la trahison et la ruse permettent de s'en rendre maître. Laon est donc une ville-refuge. Dans les moments de danger, les moines des environs (jusqu'à Gand) y déposent leurs reliques, les rois y laissent leurs épouses. La présence des rois carolingiens coïncide avec les moments d'insécurité. Charles Martel, Pépin le Bref, Charlemagne, Charles le Chauve n'y viennent qu'une fois. Louis le Pieux, jamais. Par contre, Charles le Simple, Louis IV y sont assez souvent. Lothaire moins, car son règne est plus tranquille. Quand ils sont à Laon, les rois résident dans l'abbaye Notre-Dame et Saint-Jean, douaire des reines. Ils n'ont donc pas de palais-bâtiment particulier.

Ainsi Laon n'est pas la capitale carolingienne dans le sens qu'on donne à ce mot aujourd'hui. Elle l'est de temps à autres, quand le roi y réside, car à cette époque la capitale, comme le palais, est « là où est le roi ». Et le roi et la cour sont itinérants.

Certes, avec l'expression « Louis IV, roi de Monloon », Laon devient, au X^e siècle, la ville symbole du pouvoir royal, par l'ancienneté de la propriété royale, par la présence – même épisodique – du roi, par le sens ironique qu'il faut donner à l'expression : il est roi d'une ville importante, d'une ville-refuge presque unique, mais il n'est plus roi que de cela.

19 mai : *De Gaulle dans le Laonnois*, conférence de M. Fournié.

Avant de présenter *De Gaulle dans le Laonnois*, M. Albert Fournié, officier en retraite, s'est attaché à poser la question fondamentale sur la défaite de la France en 1940 : en 1940, la France peut-elle faire la guerre ?

Non seulement la France est pacifiste, après le traumatisme de 1914-1918, « au point de faire la guerre en évitant de la faire », mais l'État-major est en outre figé dans des conceptions stratégique et tactique anciennes. Il ne pense qu'à rééditer la première guerre avec un front, établi sur la ligne Maginot, qui d'ailleurs s'ar-

rête à Montmédy. Inutile de la prolonger vers le nord car l'ennemi ne peut passer dans l'Ardenne, massif forestier imprenable, et la Belgique a sa ligne de défense ! D'autre part, les chars, à « tourelle » fixe, aveugles, sans radio, n'ayant qu'une bien modeste autonomie de carburant, ne sont conçus qu'en soutien de l'infanterie : les quelques 3 000 chars français sont répartis tout le long de la frontière nord-est.

Dans l'entre-deux-guerres, personne n'écoute le général Estienne et le colonel De Gaulle qui conçoivent une nouvelle forme de guerre, une guerre mobile, fondée sur un corps autonome de chars, prêt à une attaque massive. Ce sont l'Allemagne et le général Guderian qui reprennent ces théories et lancent quelques 3 000 chars en paquets de 300 !

Que peut faire De Gaulle avec la 4^e division cuirassée de... réserve à... constituer, pour arrêter, freiner l'avancée allemande ? Il installe son quartier général à Bruyères le 16 mai, lance d'abord une « offensive de reconnaissance » vers Montcornet, puis une vers Crécy-sur-Serre, avant, impuissant, de décrocher le 20 mai.

21 MAI : *Le Père Marquette et la découverte du Moyen Mississipi en 1673*, conférence de M. de Vanssay (en association avec Les Amis de Laon et du Laonnois dans le cadre de l'opération Mississipi 2000).

M. Jacques de Vanssay, après une carrière militaire de 18 ans (1944-1962), fut journaliste et voyagea ainsi en Amérique du Nord, continent pour lequel il s'est pris de passion au point de reconstituer l'histoire de l'Amérique française dans son livre *L'Amérique française, enjeu européen, 1524 – 1804*, Muller édition, 1996.

Quand le père Marquette, jésuite missionnaire de 30 ans, débarque en Nouvelle France, en mai 1666, l'Amérique du Nord est espagnole au sud, anglaise sur la côte est des États-Unis actuels, française en Acadie. La domination française s'étend par les missionnaires qui parlent les langues locales et acquièrent ainsi une grande notoriété auprès des indigènes. Mais il faut aussi, parfois, que l'armée intervienne comme elle vient de le faire, en 1665, contre les Iroquois « excités » par les Anglais.

Après un séjour de deux ans à Québec, le père Marquette part en mission, en canots, dans les Grands Lacs, accompagnés de deux autres missionnaires, de quelques Indiens et de quelques « donnés » (aides français). Il remonte la rivière Ottawa, le lac Nipissing, pour s'arrêter à l'extrémité du lac Supérieur, à la baie Saint-Esprit, près d'Ashland. Il doit évangéliser les Hurons ; alors il vit avec eux dans les cabanes, chasse en soutane... Comme un jour les Hurons veulent quitter la région en danger, il les accompagne vers le lac Huron, à Sault-Sainte-Marie et à la mission Saint-Ignace.

En 1673, on envoie le père Marquette découvrir une route vers le Pacifique. Par le Wisconsin, il rejoint et descend le Mississipi dont la plaine, couverte de prairies et de bisons, n'a jamais encore été foulée par les Européens. Avec son astrolabe, il repère les points où il passe, calcule leur latitude. Il rencontre les Illinois

à qui il donne des colliers, une pipe... pour la paix. Ces Indiens le reçoivent avec cette belle phrase : « Le soleil est beau quand tu es là ! » Mais, finalement, arrivé à l'Arkansas, des Indiens hostiles le font retourner vers le nord. Les Illinois lui font prendre la rivière Illinois et l'orientent vers Chicago, « la mission de l'Ange gardien ».

En 1674, le père Marquette tombe malade et meurt. Les Indiens le ramènent pour l'enterrer dans sa mission de Saint-Ignace.

C'est un autre explorateur, Cavelier de La Salle, qui, en 1682, redescend le Mississipi jusqu'à son delta et prend officiellement possession de la « Louisiane », vaste territoire correspondant au bassin du Mississipi-Missouri. Peu peuplée (100 000 habitants), la colonie est à moitié perdue au traité de Paris de 1763 (est du Mississipi-Canada) et à moitié vendue en 1803 (ouest du Mississipi).

16 SEPTEMBRE : *Le chant grégorien au travers du manuscrit 239 de la bibliothèque municipale de Laon*, conférence de M. Demollière (illustrations vocales : Mme Demollière).

À l'occasion de la Journée du patrimoine, M. Christian-Jacques Demollière, responsable du centre d'études grégoriennes de Metz, nous a proposé une approche passionnante du chant grégorien à partir d'un précieux document patrimonial. Le manuscrit 239, conservé à la bibliothèque de Laon, comporte 88 feuillets, son allure est relativement modeste, sans enluminure, de petite taille et plutôt endommagé, mais les informations qu'il recèle sont essentielles. Son origine remonterait au IX^e ou X^e siècle. Sa finalité est clairement religieuse puisqu'il contient des chants de messe de l'époque carolingienne, dits « chants grégoriens ». Ce type de chant est faussement attribué au pape Grégoire le Grand (590-604). En fait, il est le résultat de nombreux contacts, d'influences réciproques entre les chants de type romain et les chants de type franc, preuve des nombreux échanges qui animaient alors l'Occident chrétien.

Le manuscrit 239 en est un témoignage des plus intéressants : les chantres pouvaient s'y reporter pour interpréter les différents morceaux lors des messes et, en particulier, celle de l'Avent. Détail remarquable, il comporte les intonations qui devaient être prises lors du chant (les neumes). Cette écriture musicale et la grammaire des sons qu'elle constitue sont aujourd'hui comprises, notamment grâce aux travaux de Dom Cardine, ce qui permet d'interpréter ces chants grégoriens de la manière la plus authentique qui soit, au plus près de ce qu'ils étaient à l'origine. Mme Demollière nous en fit la plus belle démonstration.

15 OCTOBRE : Journée de la Fédération des Sociétés d'Histoire et d'Archéologie de l'Aisne organisée par notre société sur le thème *Reconstruire l'Aisne après la Grande Guerre*.

Cette « journée » (appelée autrefois congrès), organisée une fois tous les sept ans par notre société, a été, de l'avis général, un vrai succès. Près de 200 personnes, appartenant pour la plupart aux sept sociétés historiques que compte notre département, ont assisté aux trois conférences de la matinée et la majorité d'entre elles

ont pris part à l'une des quatre visites de l'après-midi. Cette audience et la satisfaction des participants récompensent le travail accompli par les membres du bureau de notre société pour décliner, en un temps de préparation relativement limité, un thème unique encore peu défriché.

12, 15, et 25 NOVEMBRE : *Visite de carrières de la ville de Laon*, par M. Montagne.

Au travers de la découverte d'une partie des « entrailles » de la montagne couronnée (carrières situées sous la M.J.C., rue Sérurier), Denis Montagne, responsable du service des carrières de la ville de Laon, assisté de Rémi Lenglet, nous a conviés à un véritable voyage dans le temps. Les temps géologiques tout d'abord, avec l'observation, dans la couche de calcaire exploitée, déposée là il y a quelques 45 millions d'années, de divers fossiles, « cônes », oursins... Ce décor naturel était celui des hommes du Néolithique, dans leurs abris sous roches. C'est également cette couche calcaire, la plus récente, qui sera exploitée localement par les carriers, sans doute dès l'époque gallo-romaine (on trouve d'ailleurs la trace de silos de cette époque attestés par la découverte de fragments d'amphore, de céramique sigillée), à coup sûr pendant tout le Moyen Âge. Cette activité a précédé la construction des maisons en surface, la création de la rue Sérurier. Une cartographie précise des différentes sorties peut, à cet égard, fournir un précieux élément de reconstitution du parcellaire de surface. L'extraction se faisait par des saignées latérales à l'aide d'un coin pour faire basculer le bloc au sol, technique frustrante mais efficace qui n'évoluera guère (sauf à Paris, et seulement aux XVIII^e et XIX^e siècles). Spécificité laonnoise, l'exploitation de carrières de sable, remonté ici par un puits à eau, grâce à la présence très rare de sable sous les niveaux de cave et les carrières de roche. Mais cette rareté a conduit aussi, hélas, à un creusement anarchique (le prélèvement de sable ne nécessite pas une main d'œuvre spécialisée) qui, s'y on y ajoute le rejet inconsidéré d'eaux usées, l'abandon progressif des puits à partir de la seconde moitié du XIX^e siècle, sapent l'assise même du plateau laonnois. L'évacuation rationnelle de ces eaux, la consolidation et la mise en valeur des carrières constituent autant de défis pour l'avenir...

11 DÉCEMBRE : *Hennezel d'Ormois et Liesse*, par M. Maës, maître de conférences en Histoire moderne à l'IUFM de Strasbourg.

En 1934, Hennezel d'Ormois découvrait les plus anciens manuscrits évoquant le pèlerinage de Liesse. Cet érudit local, qui fut président de la société historique de Haute-Picardie de 1920 à 1945, collecta une énorme somme de documents, archives, médailles et images consacrés à Liesse, où il fut élève du petit séminaire. En partant de cette source, il est possible de mesurer l'importance du sanctuaire au cours des siècles passés. Tout naquit d'une légende : en 1134, Ismérie, fille du sultan d'Égypte, se convertit et ouvrit le cachot de trois chevaliers venus de Marchais qui lui avaient donné, par Marie, la foi du Christ. Le pèlerinage prit son essor à la fin du Moyen Âge pour atteindre son apogée à l'époque des guerres de Religion (1562-1598). Situé sur le parcours initiatique des rois après leur sacre à Reims et le toucher des écrouelles à Corbeny, le sanctuaire de Liesse eut la visi-

te de tous les rois de France, de Charles IV, en 1414, qui fut le premier, à Louis XV en 1744. Devenue figure emblématique de la France monarchique, alliant les lys de la Vierge aux lys des Capétiens, Notre-Dame de Liesse acquit une dimension nationale dont la renommée se diffusa en multiples chapelles dans toute la France et même jusqu'à Malte, avec des miracles qui y attirèrent de très nombreux pèlerins. À partir du XVIII^e siècle, son attraction tend à se réduire, tant pour des raisons religieuses, la dévotion s'étant progressivement intériorisée, que pour des raisons politiques, la monarchie n'éprouvant plus le besoin de se faire reconnaître aux marges du royaume.